

Ici Napoléon, s'interrompant, s'était croisé les bras sur la poitrine, avec ce geste puissant et noble devenu si populaire depuis ; des cris unanimes de : " Oui ! oui ! c'est vrai ! " avaient répondu avec enthousiasme à ces paroles.

" Eh bien ! avait-il continué quand l'enthousiasme s'était un peu apaisé, je vais actuellement vous mener dans un pays où par vos exploits futurs, vous surpasserez ceux qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs, et vous rendrez à la patrie les services qu'elle a droit d'attendre d'une armée d'invincibles. Je promets à chaque soldat que, au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre. Vous allez courir de nouveaux dangers : vous les partirez avec vos frères les marins. Vivez à bord avec cette indulgence qui caractérise des hommes purement animés et voués au bien de la même cause. Ils ont, comme vous, acquis des droits à la reconnaissance nationale, dans l'art difficile de la marine. Imitez en cela les soldats romains, qui surent à la fois battre Carthage en plaine et les Carthaginois sur leurs flottes ! "

Qu'on juge de l'effet qu'avait produit sur l'armée un tel langage, prononcé par le général qu'elle idolâtrait ! Des cris de *Vive Bonaparte ! de Vive la République ! la Marseillaise*, entonnée par tous ces hommes comme par une seule voix, et des applaudissements qui semblaient tenir de la frénésie, avait répondu aux paroles de Napoléon. Les soldats semblaient pleins d'ardeur et d'espérance, et nul d'entre eux n'eût voulu, n'importe à quel prix, renoncer à l'expédition annoncée, car le général en chef avait promis de la gloire, et Napoléon n'avait jamais trahi ses promesses.

Par un hasard singulier, le nom du vaisseau amiral, que montait Bonaparte, renfermait à lui seul le secret de l'expédition : ce vaisseau, c'était l'*Orient*. Le 19 mai, le soleil, qu'on appela si souvent le soleil de Napoléon, éclaira le majestueux départ de la flotte française, qui mit à la voile au bruit du canon et aux acclamations unanimes de l'armée. La traversée ne fut pas exempte d'inquiétude on

s'attendait à tout moment à l'apparition des Anglais, qui sillonnaient la mer en tous sens.

Après avoir rallié les trois convois de Gênes, d'Ajaccio et de Civita-Vecchia, Bonaparte fit diriger sur Malte, afin d'y tenter en passant une entreprise dont il avait de longue main préparée le succès par des intelligences secrètes. La possession de cette île, qui commande la navigation de la Méditerranée, était pour nous de la plus haute importance : il fallait prévenir les Anglais, et nous en emparer. Le 9 juin, cinq cents voiles françaises se déployèrent à la vue de Malte. Pour avoir un prétexte de s'arrêter et faire naître un sujet de contestation, Bonaparte demanda au grand maître la faculté de faire de l'eau : il lui fut répondu que les statuts de l'Ordre ne permettaient pas de recevoir plus de deux vaisseaux appartenant à la même puissance.



Le général en chef répliqua qu'une telle réponse équivalait à une déclaration de guerre : que les Français n'ignoraient pas la conduite partielle de l'Ordre en faveur des Anglais ; qu'il était résolu de recourir à la force ; et, sans perdre de temps, il ordonna à l'amiral Brueys de faire les dispositions nécessaires à l'attaque des forts qui défendent le port Lavalette.

Ces menaces, suivies d'une rapide exécution, répandirent la terreur dans la ville, où d'ailleurs le parti qui nous était dévoué levait la tête à mesure

que le gouvernement laissait éclater plus de faiblesse ; le désordre parvint à son comble et deux jours avant la capitulation, quelques chevaliers de la langue de France furent amenés à Bonaparte ; " Puisque vous avez pu prendre les armes contre votre patrie, leur dit-il, il fallait savoir mourir ; je ne veux point de vous pour prisonniers ; vous pouvez retourner à Malte. " Une courte négociation suivit l'échange de quelques coups de canon. Le grand maître Hompesch, gentilhomme allemand, reçut six cent mille francs, l'assurance d'une pension égale à la moitié de cette somme, et se retira en Allemagne. Telles furent les conditions au moyen desquelles la France prit possession du premier port de la Méditerranée, l'un des plus forts du monde. Il fallait l'ascendant de Bonaparte pour l'obtenir sans combattre ; il fallait son audace pour oser y perdre quelque jours, ayant les Anglais à sa poursuite. Caffarelli-Dufalga, aussi spirituel que brave, en parcourant la place, dont il admirait les fortifications, s'écria : " *Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un ici pour nous ouvrir les portes.* "



Bonaparte laissa Vaubois à Malte, avec trois mille hommes de garnison, Regnault de Saint-Jean d'Angely en qualité de commissaire civil, et remit sur-le-champ à la voile. L'essentiel, pour gagner l'Egypte, était de ne pas rencontrer les Anglais ; car Nelson ayant appris que les Français avaient